

# JOUER POUR GAGNER

*Il n'est pas nécessaire d'être classé pour gagner des matches de tennis. Même si vous êtes le plus nul de votre quartier, vous vous en sortirez toujours pourvu que vous soyez suffisamment malin... et pervers.*

PAR ALAIN SAGOT

Le tennis, c'est ma vie.

Pendant des années, j'ai joué au tennis comme on va à la messe : en espérant un miracle.

Si vous croyez encore aux miracles et espérez jouer un jour dans la réalité le tennis de vos rêves, prenez la balle au bond : mon expérience peut vous aider, j'en suis sûr, car, si je ne bats pas tous mes adversaires, ils passent en générale un sale quart d'heure.

Entendons-nous, je ne vous promets pas que vous jouerez bien. Personnellement, je joue comme un pied et le vrai miracle, dans mon cas, serait que j'arrive à renvoyer une balle trois fois de suite. Hélas, la Sainte Trinité de l'échange me fait défaut : je réussis souvent le Père, j'arrive à faire passer le Fils, mais je mets régulièrement le Saint-Esprit dehors ou dans le filet...

Ce qui me sauve sur le court, c'est mon intelligence, tout bêtement ; c'est le malaise que je sais installer dès le départ. Au tennis, ce n'est pas comme à la messe, je ne suis pas un enfant de chœur... Faites comme moi, commencez en douceur. Plaiguez-vous dès le vestiaire. Pas n'importe quelle plainte : le genre de plainte discrète, vicieuse, fausement humoristique, que votre partenaire est obligé d'écouter, puisque votre amabilité ne se dément jamais.

Personnellement, tout en me changeant, je laisse échapper quelques grimaces involontaires, puis je manœuvre mon bras avec précaution, retenant de brefs gémissements de douleur. Enfin, je signale à mon adversaire, avec un sourire réconfortant, que si mon tennis elbow m'oblige à m'arrêter, il pourra toujours faire un peu de mur...

Quand il m'arrive de tomber sur un joueur de mon espèce, je fais monter les

enchères et le spectacle devient grandiose : nous comparons nos handicaps sur un ton funèbre, sa sciatique est une douce plaisanterie comparée à mon lumbago, mes claquages font pâlir ses courbatures et, si ses affaires vont mal, ma femme me trompe avec son prof de tennis. Nous faisons assaut de pommades, onguents, liniments et embrocations, tels deux gladiateurs se préparant à lutter pour leur vie. Et certes notre vie est en jeu, nous sommes des martyrs du tennis, et fiers de l'être. Ce n'est pas vous, frères d'armes qui me lisez, qui me contredirez !

Parés pour le sacrifice, nous pénétrons sur le court. S'il est couvert, dans la belle ambiance recueillie de cathédrale du muscle qui caractérise ce genre d'endroit, et sur le bruit de fond majestueusement cavernieux des échanges, on entend résonner ma voix chevrotante se plaignant que je n'arrive pas à respirer dans cet air confiné, qu'il n'y a pas assez de vent, que la voûte est trop basse pour loper et que les projecteurs éblouissent sans éclairer. Bref, on aurait dû jouer dehors. Si nous sommes en plein air, il fait trop chaud, ou trop froid, je vais avoir le soleil dans l'œil, les arbres font de l'ombre, il y a trop de vent et les grillages sont percés, bref, on aurait dû jouer à l'intérieur.

Mon adversaire – et néanmoins ami – est déjà en position de tir, piaffant ; je tombe à genoux, renoue longuement mes lacets – n'utilisez jamais de velcro ! – puis passe cinq bonnes minutes à scruter le revêtement, le tâter, le gratter, avec force hochements de tête entendus. Enfin, je déclare d'un air dégoûté que c'est une vraie râpe à gruyère, qu'on aurait moins de faux-rebonds dans un champ fraîchement labouré et qu'on ▶

Votre  
adversaire ne  
va pas tarder...  
Ses affaires  
sont là !...

devrait nous payer pour jouer là-dessus. Je m'attaque ensuite au filet, qu'un examen serré me révèle troué, mal tendu, non réglementaire et usé jusqu'à la corde. J'invite mon compagnon de jeu à venir le constater, puis je prends le temps nécessaire pour en régler la hauteur avec toute la précision requise. Si mon adversaire laisse entendre que peut-être je pinaille, je lève sur lui, sans mot dire, des yeux étonnés, remplis d'une insultante pitié. Le filet réglé, je soulève le problème des poteaux de simple, et tout est à refaire...

C'est maintenant le tour des balles. Celles de mon adversaire – plein de bonne volonté, mon adversaire – sont généralement neuves. J'insinue que c'est la mauvaise marque, qu'elles ont dû perdre leur pression dans la boîte. Je n'ai bien sûr que des balles usées – ma femme s'est encore trompée de boîte ! Je procède alors à des essais comparatifs poussés, faisant longuement rebondir les balles, les soupesant pensivement, les grattant de l'ongle, les pressant inlassablement entre le pouce et l'index, comme pour leur arracher leur secret.

## PLUS FACILE DE DEREGLER L'ADVERSAIRE QUE DE SE REGLER

Nous échangeons enfin quelques balles. Dès que j'en ai raté deux ou trois, je vais au filet et lui annonce : « C'est bien ce que je craignais ! Elles sont trop neuves... enfin, on fera avec... »

Il est désormais mûr pour que le match commence. Avec toutes ces facéties, je suis en retard sur mon horaire et je le déplore bien haut. Tendue comme une arbalète, il ne répond pas, il a soif de sang. Le pauvre ! Il va bientôt apprendre à ses dépens que le match, c'est mon truc !

Concentré à faire peur, mon adversaire est prêt. Fatale erreur ! Moi pas. Au tennis, ne soyez jamais prêt. Il y a toujours un bouton à mettre ; moi, mon short me serre ou il me tombe sur les genoux, et mes lacets, eux, sont toujours prêts – à se défaire... Chaque fois que mon – bouillant – adversaire va servir, je lève le bras et crie : « Pas prêt ! » Quand j'ai fini de me moucher, s'il est du genre à faire rebondir sa balle plusieurs fois avant de servir, je lui rappelle d'un ton excédé : « Quand vous voudrez... »

Naturellement, quand c'est mon tour de servir, le pauvre essaye la même manœuvre, mais, avec moi, ça ne prend pas : sans lui accorder un regard, concentré à faire peur, je fais rebondir ma balle exactement dix-sept fois, m'arrête, la lance en l'air, la reprends, et la fais rebondir, en deux vagues, dix-neuf fois.

En fait, je le surveille du coin de l'œil, et quand il commence à avoir le regard vide, ou l'œil fixe, ou grince des dents, paf ! en un éclair, je lui décoche mon service-canon.



Nous avons eu, un court instant, la tentation de ne pas attribuer cette année la Coupe du « Fair-Play » récompensant l'esprit sportif et la bonne tenue sur les courts...

Il s'est détendu comme un ressort, dans la mauvaise direction, hébété. Puis il se souvient, s'épanouit et lance triomphalement : « Deux balles ! J'étais pas prêt ! » Naïf... J'ai déjà changé de côté, et tout en lançant ma balle pour servir, je répons d'un ton rogue : « Désolé, mais je ne pouvais plus attendre... »

Maintenant, le réglage. Capital. Partez du principe suivant : il est plus facile de dérégler l'adversaire que de régler soi-même. Pour ma part, je n'arrive *jamais* à me régler. Chaque fois que je manque un coup – tous les deux coups en moyenne –, je lâche un juron – un vrai juron ! –, ou je soupire en prenant un air abattu, ou je me dis tout haut : « C'est pas possible de rater ça », puis je me révolte contre moi-même, m'exhortant à regarder la balle, à plier les genoux, à me tourner, à avancer sur la balle, à la frapper, à ne pas frapper, à me réveiller, à ne pas m'énerver, à me détendre, à me concentrer et à me taire. Surtout à me taire. C'est vrai, comment se concentrer si on parle ?

Au tennis, la règle du silence est absolue. Comme moi, respectez-la. Il n'y a qu'une exception. Respectez-la aussi. Vous vous en trouverez bien tous les deux. Parlez à votre raquette. Ma raquette et moi, nous formons un couple, et pour qu'un couple marche, il faut qu'il communique. Et davantage encore s'il ne marche pas. De toute façon, entretenez avec votre raquette un dialogue constant. La mienne est constamment informée de l'évolution du match, commentaires à l'appui, et de mes moindres sautes d'humeur : je serre son manche comme la main d'un sauveteur, je remets sans cesse son cordage en place, je lui jette des regards de reproche quand elle me

rate un coup – quand elle m'en rate deux, je l'abreuve d'injures et la jette à terre, mais n'anticipons pas...

A une exception près, donc, la règle du silence au tennis est absolue. L'autre exception va de soi : pour contester les balles, il faut bien parler. Personnellement, je ne suis pas mauvais bougre, mais je ne fais pas cadeau d'un point : je conteste toutes les balles. Y compris les miennes. Mon – honnête – adversaire croit-il son service dehors ? Je le regarde avec pitié et lui dis en haussant discrètement les épaules : « Remettez deux balles ! » Il fait alors un service que j'annonce « Out ! » ou « Let ! », et s'il proteste, je tranche sereinement : « Alors, deux balles ! » Quand c'est moi qui sers, si mon – brillant – adversaire m'a fusillé en retour, je monte tranquillement au filet, raquette pendante, et je susurre : « Je crois que mon service était dehors... On remet deux balles ? »

« Deux balles », c'est mon meilleur coup au tennis, et je crois sincèrement qu'on devrait le faire travailler à tous les joueurs qui montrent des dispositions...

Quant au score, je n'en parlerai pas. C'est un domaine où la plupart de mes – pointilleux – adversaires sont aussi forts que moi. J'ai appris à l'oublier, à me tromper, à l'inverser, à m'affoler, à demander sans cesse où on en est, à m'en rappeler quand ça m'arrange, à négocier des compromis, à couper la poire en deux... bref, j'ai gagné pas mal de parties grâce au score... mais vous aussi, sans doute : c'est le B-A, BA.

En fin de compte, je sais faire beaucoup de choses sur un court de tennis. Le secret de ma réussite ? Je sais utiliser mes faiblesses. Et j'ai la chance d'avoir

beaucoup de faiblesses. Vous aussi, peut-être ?

« Tout est dans le mental, en somme... », me direz-vous. « Ce n'est pas nouveau... — Voire, » répondrai-je. « Et le lancer de raquette ? Qu'en faites-vous, du lancer de raquette ? » Ça a longtemps été mon drame, le lancer de raquette. Je peux dire aujourd'hui sans fausse modestie que le lancer de raquette est devenu mon triomphe, la clef de voûte de mon système de jeu et qu'on parlera plus tard de mon lancer de raquette comme on parle aujourd'hui du lift de Borg, du service de McEnroe et du revers de Rosewall.

Bien sûr, n'importe qui peut jeter sa raquette et à vrai dire personne ne s'en prive. Mais je pense être le seul à la jeter systématiquement, et puis il y a la manière, le tour de main. Cela m'a demandé des années d'un entraînement acharné et j'ai détruit un nombre incalculable de raquettes, mais j'ai fait de cet exercice brouillon un art, et j'ai porté cet art à des sommets.

Mon truc ? Bien sûr, il y a un truc... La pratique, encore et toujours, et la visualisation. Cette pratique ésotérique orientale empruntée aux arts martiaux et régénérée par mon agressivité et ma volonté de puissance tout occidentales, c'est pratique, dis-je, me permet de personnifier ma raquette. C'est infailible. Ma raquette peut devenir instantanément, à mon gré, mon patron, le flic qui vient de me coller une contredanse, ma belle-mère au téléphone, mon fils qui ne veut pas dormir, un adversaire politique, ou ma femme. Et elle paye pour eux...

Je ne m'en lasse pas. C'est cette

agressivité toujours renouvelée qui me lie à ma raquette : je lui fais tout voir, je la jette, lui reproche aussitôt de me quitter, la menace d'en changer ; elle s'anime peu à peu sous mes doigts et j'arrive en une progression haletante à lui faire visiter tous les coins du court, y compris le côté de mon adversaire, avec des rebonds de kangourou, des retours de boomerang et des grâces de ballerine.

A mon meilleur, je l'envoie sur le terrain voisin où je la rejoins d'un bond de tigre, et la piétine un bon coup pour lui apprendre à vivre. Car, au tennis comme dans la vie, l'esprit transcende la matière.

Je peux, dès lors, revenir calmement sur le court, la coupable sous le bras, expliquer à mon adversaire — un peu ébranlé, mon adversaire... — : « Une raquette, c'est comme un chien, ça doit être radicalement soumis à son maître ! Question de dressage. Elle a du ressort, mais j'en ai dompté d'autres !... Dites donc, la vôtre m'a l'air un peu anémique... Voulez-vous me la passer un peu, que je vous la débride ? »

## PERFECTIONNEZ VOTRE « LANCER » DE RAQUETTE...

Vous saisissez maintenant toute l'importance du lancer de raquette : lui seul permet de conclure. Et il vous tirera de n'importe quelle situation, aussi catastrophique soit-elle. En général, mon adversaire, prétextant un rendez-vous urgent,

s'empresse de secouer la main compatissante que je tends vers sa raquette et s'esquive en hâte, offrant son dos voûté à ma flèche du Parthe : « C'est dommage, j'aurais quand même préféré vous battre autrement que par abandon... »

Mais il est des battants que rien ne décourage et qui continuent inlassablement à renvoyer la balle, malgré tous mes efforts pour les distraire. La vérité, c'est qu'il faudrait les tuer. Comme il y a presque toujours des témoins, j'ai inventé à leur usage la forme ultime, l'achèvement du lancer de raquette : j'attends que mon — chanceux — adversaire ait une balle de match et, poussant un cri inhumain, je fracasse ma raquette contre le sol.

Certains font un peu la gueule. D'autres, plus sages, laissent percer un certain soulagement.

Je lui serre la main à la broyer (au tennis, vous l'avez remarqué, on se serre la main à tout instant, histoire de vérifier que l'autre n'a pas d'autre arme que sa raquette), et lui dédie le beau regard limpide du vaincu fair-play (soit dit en passant, c'est difficile à imiter ; travaillez-le au miroir). Puis, tout en sirotant le pot qu'il vient de me payer — j'ai pris ce qu'il y avait de plus cher —, j'analyse avec lui son jeu et son comportement, avec mesure, mais sans complaisance : s'il a joué fort, je lui rappelle gentiment qu'après tout le tennis n'est pas un sport de brute, que l'intelligence peut aussi, et doit y avoir sa part, et qu'à un cogneur comme lui, je conseillerais plutôt la boxe, où il pourra se défouler directement sur l'adversaire. S'il coupe un peu ses balles, je disserte sur la mesquinerie des carottes, sur les lacunes qu'elles révèlent, et je déplore sincèrement ce côté gagne-petit de son caractère qui rend son jeu si étriqué, et il faut bien l'avouer, peu exaltant pour l'adversaire. S'il joue mou et haut, je loue hypocritement la qualité de ses chandelles, et l'encourage à pratiquer plutôt le badminton ou le volant. Enfin, s'il m'accuse de mauvaise foi et proteste que c'est le résultat qui compte, je le coupe net : « Ecoutez, mon vieux, quand j'ai compris que j'avais affaire à un mauvais joueur, je vous ai laissé gagner : moi, je joue pour m'amuser... » Et je conclus qu'à l'évidence nous ne pratiquons pas le même sport et que s'il était capable de jouer au tennis comme on *doit* y jouer, il aurait pris la raclée de sa vie.

« Et nous nous serions beaucoup mieux amusés », ajoutai-je, en commandant un second cocktail à ses frais. Qu'il y pense pour la prochaine fois. Car, pour mieux l'achever, tout en buvant à sa santé, je lui assène jovialement :

« Alors, à quand la revanche ? »

En fin de compte, je ne suis pas si mauvais que ça, au tennis. D'accord, je ne gagne pas souvent. Mais le miracle a eu lieu : à ce jour, aucun joueur ne m'a battu deux fois.

Maintenant que vous savez tout, voulez-vous essayer d'être le premier ?

J'ai bien dit *essayer*... Ready ?

A vous de servir !

Ça vous ennuerait beaucoup d'ajouter : « Le score ne reflète pas, du tout, la physionomie de la partie » ??

